



Philips Wouwerman, *De schimmel* (Le Cheval pommelé), 43,9 x 37,6, vers 1646, Rijksmuseum, Amsterdam.

Actualités

ARTS PLASTIQUES

LE CHEVAL COMME MARQUE DE FABRIQUE : PHILIPS WOUWERMAN

Un simple cheval pommelé près d'un tronc d'arbre décrépît sur une colline. Un garçon le tient par les rênes et cherche un endroit pour l'attacher. La robe du cheval encore couverte de la poussière du voyage sur les chemins sablonneux se détache joliment sur un fond de ciel nuageux hollandais. L'animal, les yeux mi-clos, se repose du voyage éprouvant, alors que son cavalier semble mettre sa pause à profit pour faire ses besoins en dehors de notre champ de vision. En fait, palefrenier, chien et cavalier ne sont pas plus que des compléments. Le cheval fatigué occupe le centre du tableau. L'angle de vue en contre-plongée donne au banal cheval de relais un aspect monumental. Ce magnifique tableau de la collection amstellodamoise du *Rijksmuseum* est exposé cet hiver au *Mauritshuis* à La Haye, où on pourra admirer jusqu'à la fin février 2010 un ensemble unique d'œuvres du peintre néerlandais du XVII^e siècle Philips Wouwerman (1619-1668).

Les amateurs de chevaux seront servis. Parmi les trente tableaux exposés, il n'y a pratiquement aucune œuvre où le noble animal soit absent. Aucun autre artiste de l'époque n'a montré de manière aussi convaincante que Wouwerman la compagnie que représentait le cheval dans la vie courante des Néerlandais. Il passe dès lors pour le premier peintre de chevaux du siècle d'or des Pays-Bas. Représenter un cheval vivant de manière crédible était un défi artistique que seul un petit nombre d'artistes arrivait à relever. Philips Wouwerman excellait dans sa spécialité;

tous les artistes et connaisseurs en convenaient, même de son vivant. L'auteur flamand et connaisseur d'art Cornelis De Bie fit en 1661 l'éloge de la grande variété des *peerdekens* (chevaux) de l'artiste originaire de Haarlem. Selon l'auteur, celui-ci en réussissait toujours un portrait fidèle, que ce soit dans des lieux-étapes ou sur les champs de bataille. Tous les connaisseurs y trouvaient leur compte. Il semble évident que le peintre adapta son répertoire en fonction de cet atout. Ainsi, il peignit des scènes d'auberge avec cavaliers, des fêtes populaires à cheval, des visites au maréchal-ferrant, des scènes avant, pendant et après la chasse, ainsi que la mise en place des selles sur les montures à l'écurie. Le cheval était sa carte de visite. À mesure que Wouwerman gagnait en notoriété, les amateurs ont surtout recherché chez lui les marques de son talent légendaire. Un talent que l'exposition de La Haye illustre dans toute sa densité créative et son inventivité. Nous découvrons des scènes campagnardes, des sorties de nobles à cheval, des divertissements populaires typiquement hollandais, des décors italiens, des paysages grandioses pleins d'atmosphère, des marines où l'océan est déchaîné, des tableaux de genre chaleureux et des sujets religieux chargés d'émotion. Malgré sa grande productivité, il ne se répétait pas. La trouvaille du fer à cheval comme enseigne chez le maréchal-ferrant par exemple n'est utilisée qu'une seule fois. Ainsi la rétrospective fait ressortir que Philips Wouwerman était bien plus qu'un spécialiste des chevaux.

Pendant ses premières années, l'artiste de Haarlem suivait souvent l'exemple des collègues de sa région, notamment l'œuvre de Pieter van Laer, qui était revenu de Rome en 1639 avec de nouvelles idées. Wouwerman l'étudiait avec



Philips Wouwerman, *Veldslag* (Bataille), 127 x 245, vers 1655-1660, Mauritshuis, La Haye.

ferveur, ce qui correspondait au processus d'apprentissage accepté à l'époque. Carel Van Mander donna comme conseil aux artistes en herbe: «Volez bras, jambes, corps, pieds, ce n'est pas interdit». Telle était, moyennant l'ajout par l'artiste de sa touche personnelle, la conception de l'art qui avait cours à l'époque. Ou, comme l'écrivit plus tard Arnold Houbraken: «Ce qui a été dérobé doit être forgé, pétri, doit mijoter avec la raison comme dans une marmite, être préparé et servi avec cette sauce de l'intelligence qui en relève le goût». Ce qui ne réussit pas d'emblée chez Wouwerman. Parfois il copia de manière si effrontée et littérale qu'il fut accusé de plagiat. Houbraken insinua que Wouwerman avait dérobé des études restées en réserve après le décès de son idole, avec comme devise que «le malheur des uns fait le bonheur des autres»!

Au milieu des années 1640, Wouwerman mit au point son propre style et réussit à imprimer sa propre vision à des thèmes existants. L'auteur abandonna les chevaux stéréotypés avec leurs têtes allongées et leurs lèvres épaisses comme chez Pieter van Laer, afin de les étudier d'après nature. Il devint ainsi un artiste polyvalent, qui combinait avec la magnificence de la nature des scènes humaines reconnaissables, regorgeant de détails narratifs. Wouwerman campe ainsi une petite compagnie de paysans fêtards éméchés

devant une auberge, dans un vaste paysage traversé par une rivière. Ailleurs il plante des marchandes de poisson, devisant gaiement avec un client potentiel à cheval, devant le décor d'une mer démontée. Cette combinaison de scènes vivantes et humaines avec la somptuosité de la nature se retrouve dans l'étonnante scène biblique *De Calvarieberg* (Le Mont du Calvaire). La scène de la Crucifixion est poignante d'insignifiance sous un ciel plombé, lourd d'une menace d'orage, avec à l'avant-plan le tableau banal et prosaïque de menuisiers rentrant chez eux et de soldats à cheval. Durant les dix dernières années de sa vie, Philips Wouwerman a peint des compositions détaillées réservant le premier rôle aux chevaux: champs de bataille, campements militaires, intérieurs d'écuries, scènes de chasse, etc. La manière et les sujets sont plus distingués: personnages richement vêtus, décor à l'italienne et chevaux légèrement idéalisés avec de petites têtes et des rubans entremêlés dans les crinières.

Ce sont ces tableaux de chasse élégants qui ont fortement contribué à la popularité de Wouwerman auprès des souverains et de la noblesse du XVIII^e siècle. De son vivant, déjà, ses tableaux se vendaient à des prix particulièrement élevés, et sa popularité n'a fait qu'augmenter après sa mort. Les collectionneurs français, surtout, appréciaient particulièrement l'œuvre du

peintre néerlandais. Dès 1672, un collectionneur anversois, manifestement obligé de se défaire de certaines toiles de sa collection, déclara qu'il ne souhaitait pas encore vendre des tableaux de Philips Wouwerman. Ils vaudraient sans doute le double, spécula-t-il, car «très prisés par les Français».

JULEKE VAN LINDERT

(TR. N. CALLENS)

Jusqu'au 28 février 2010 au *Mauritshuis* de La Haye
(www.mauritshuis.nl)

QUENTIN BUVELOT a rédigé le catalogue de l'exposition, édité chez Waanders à Zwolle. L'ouvrage n'est malheureusement disponible qu'en néerlandais, en anglais et en allemand.